

Couverture-frontière : jeu en trois tableaux

Autor(en): **Haldimann, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **54 (1950)**

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684918>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

JEAN HALDIMANN

Couverture-frontière

JEU EN TROIS TABLEAUX

*A l'Emulation d'Erguel, pour son Centenaire
A mes camarades des
troupes de couverture-frontière 1939-1945*

DISTRIBUTION

PIERRE	appointé, 48 ans
RICHARD	caporal, chef de poste, 35 ans
LAURENT	soldat, 22 ans
JOSEPH	soldat sanitaire, 20 ans
JUBIN	le vieux paysan des Côtes
HENRI	frère de Madeleine
MADELEINE	épouse de Jubin
ANGELINE	leur fille, 19 ans

Un motocycliste militaire

DÉCOR

Cuisine d'une ferme jurassienne.

*A droite, potager à bois sous l'auvent d'une grande cheminée, four à pain.
A gauche, vieille armoire. Au fond, petite fenêtre basse avec évier et pompe à
eau devant. A côté, grosse table de sapin avec banc mural et quelques chaises.*

Porte d'entrée de la maison au fond; deux portes latérales.

PREMIER TABLEAU

Scène I

Lever du jour frais. De l'étable vient le bruit du bétail tirant sur sa chaîne.

PIERRE (*entre par la porte du fond, se frottant les yeux, bonnet de police enfoncé, pullover gris, gros souliers couverts de paille*) — Encore une de tassée ! (*Il s'étire.*) Dire qu'à cette heure, les copains du P.C. font de la mise en train ! Bras de côté ; torsion du corps à gauche, à droite ; fléchir, les mains touchant le sol... Ah ! ah ! non, non ! tu les vois, toute la bande, comme des écoliers mal réveillés ? Et le patron... Pour l'exemple, bien sûr. Oui, il en a bien besoin ! (*Il se dirige vers le potager et soulève le couvercle d'une casserole où la cafetière mijote au bain-marie.*) Après tout, il a mon âge... et il en a quand même moins que moi, du ventre ! Du bidon, comme dirait Laurent.

Scène II

(Madeleine entre à droite.)

PIERRE — Madame Jubin, bonjour ! Déjà levée ?

MADELEINE (*préparant la table du déjeuner*) — Moi ? Depuis longtemps. Avant vous. Le temps des foins, vous savez... On doit dénicher le soleil tous les matins, nous, les paysans, pour qu'il veuille bien nous aider... Voilà le père aussi.

Scène III

(Jubin entre au fond.)

JUBIN — Le temps se lève. C'est la bise, et la rosée n'a pas traîné. Ça va sécher. On a bien fait de faucher hier. Il y a déjà des mouches devant l'écurie. (*Apercevant Pierre.*) Tiens ! en voilà des nouveaux... (*S'asseyant.*) Asseyez-vous : vous déjeûnez... Ils ne vous laissent pas moisir ici. Bien gentils, vos camarades. Mais pour le service, ces derniers...

MADELEINE — On en a vu de toutes les sortes, déjà, avec les couvertures-frontières, c'est vrai. Sauf de la mauvaise... Des bons garçons. Rouspéteurs, pour ça oui !

(Elle sert le café au lait. Tous trois boivent et coupent un morceau de pain.)

PIERRE — Ah ! Madame Jubin, c'est le Jurassien... Moi aussi, je commençais de devenir pénible, là-bas. Qu'est-ce que vous voulez : quand ça dure... A l'usine, où je suis au bureau depuis vingt ans, eh bien ! là, on est dans le rouage. Chacun abat ses quarante-huit heures et n'a pas le temps de penser à autre chose. On a choisi le métier et il vous tient. Le métier des armes, c'est une autre chanson...

JUBIN — Oui, c'est long, ces mobilisations. C'est long ; et pourtant, si nous avons la guerre...

PIERRE — C'est justement peut-être parce qu'on ne l'a pas que c'est dur... ça vous étonne, hein ? Mais moi, voilà six semaines que j'ai quitté le bureau. Trois mois à l'avance, le patron m'a parlé de ce départ, du travail augmenté, des remplaçants difficiles à trouver. Chaque jour à la maison, je sentais ma femme devenir plus nerveuse. Oh ! un rien. Pas d'allusion au service, non, parce que ma femme me connaît. Mais des silences, des gestes aux repas ou le soir...

MADELEINE — Il faut les comprendre, les femmes, les mères, — celles qui doivent nouer les deux bouts.

JUBIN — Oui, mais tonnerre ! elles ont pourtant un toit pour leur marmaille et le pain ne manque pas encore chez nous. (*Il tient son couteau et se coupe du pain.*)

PIERRE — Je dis bien à ma femme : « Tu vois, on reviendra au milieu de juillet, c'est vite passé. » Mais il y a des phrases que je connais et qu'elle ne peut pas retenir. Elles me font mal, je vous jure, plus que des larmes de sa part... « Tu es vieux. Ils devraient te lâcher. Tu vois celui-là, il a réussi à se faire glisser. Tu es trop bon soldat. Je crois que tu aimes cette vie-là, en fin de compte ! » Ah ! Madame, je vous jure qu'en 39 nous partions tous, fiers de nous et de notre mission. Ah ! les quais de gares, débordants d'adieux émouvants, le serment prêté par tous, les jeunes avec nous, confiants, et, derrière nous, les femmes priant dans les églises... Que cela est loin déjà !

JUBIN — C'est l'éternelle folie... Vous regrettez ?

PIERRE — Quand j'y pense, nous sommes quand même comme le cheval de course, qu'on doit sortir tous les jours pour le tenir en forme, pour qu'il garde le poil brillant et les articulations souples. On lui fait même humer les obstacles. Mais après, on le rentre à l'écurie... (*Il rit.*) Enfin, quoi, ici ça me plaît. Plus de P. C. avec ses courriers, ses papiers. Plus de petites rivalités devant le patron. (*Il se lève et quitte la table.*) Je veux revoir du pays, la frontière, le Doubs, — être un peu mon maître de nouveau.

Scène IV

RICHARD (*entrant au fond*) — Bonjour à tous !

LES TROIS — Bonjour !

MADELEINE — Vous prenez du café, caporal ?

RICHARD — Non merci, Madame. Je l'ai pris avec les hommes, dans la baraque du P. O... ça vous arrange, après tout, de nous avoir comme pensionnaires ?

MADELEINE — Nous l'avons fait depuis l'installation du poste. Nous le continuerons volontiers, je pense. Vous êtes trop loin de tout, ici, et trop peu nombreux pour vous arranger autrement. Et jusqu'à maintenant, nous avons toujours fait assez bon ménage, pas, père Jubin ?

JUBIN — Oui... (*Il se lève.*) Je vais atteler et rejoindre Henri. Tu viendras nous aider, femme, dès que tu pourras.

(*Il sort.*)

Scène V

Madeleine débarrasse la table et se met en devoir de relaver.

RICHARD — Mon vieux Pierre... Tu me permets de t'appeler ainsi ? Tu as été un bon type pour moi ; ces jours de 39, mon retour de Paris sans le sou... Eh bien ! ils m'ont fait caporal. Mais tu sais, à force de rempiler, je suis presque un soldat de carrière. Ce n'est pas pour t'embêter, non. Je suis content, au contraire, que le patron t'ait envoyé avec nous. Je crois que ça va barder. Depuis hier soir que nous avons relevé les copains, tout s'arrange bien. Tu feras ton tour de pose dans la baraque...

PIERRE — Oui, comme les autres.

RICHARD — On va faire l'horaire. Mais à part ça, comme doyen, pas d'autre corvée. Le journal de poste, ça te plait-il ? Je dois préparer pour le Major un relevé panoramique des horizons du P. O., ça me va, ça.

PIERRE — Eh ! oui, c'est ton métier, le crayon.

RICHARD (*pensant à autre chose*) — Une école de campagne, qu'ils appellent ça ! Trente types du Régiment avec deux officiers comme instructeurs, des journées chargées. Ils nous ont bien mis sur la forme, ils nous ont eus. Mais c'est égal : au physique, je me porte comme jamais. Après nous avoir rompu le corps, nous avons chanté, aussi. Avec Surdez, le lieutenant. Une belle voix, celui-ci... Chanté comme des gosses. Mieux : c'était plus mûr... Et pourtant, comment est-ce que je peux chanter ?

PIERRE — Allons, allons ! Moral aussi à beau fixe, pas ? Attention, Richard ! Toujours ton bureau à Paris, cette affaire que tu venais de lancer ?

RICHARD — Ah ! la publicité, dessinateur d'affiches... C'était déjà bien en train, et puis vlan ! Il a fallu cette guerre.

PIERRE — Songe qu'à cette heure tout est probablement détruit. Le commerce ne va plus là-bas, c'est l'occupation. Tout compte fait, tu es mieux ici sous l'uniforme. Allons, on en verra le bout ! (*Se dirigeant vers la porte de gauche.*) Les papiers, le journal, c'est ici ?

RICHARD — Oui, les autres travaillaient déjà là.

(*Pierre sort par la porte de gauche.*)

Scène VI

RICHARD (*à Madeleine qui essuie rapidement les tasses*) — Madame Jubin, vous avez un lit disponible dans la maison, pas ?

MADELEINE — Qui vous a dit ça ?

RICHARD — Le caporal qui est parti hier.

MADELEINE — Oui. Seulement, je ne sais pas si nous voulons encore vous le donner. Vous savez, c'est quand même toujours des dérangements. Voilà le temps des foins qui est là. Et puis, mon mari n'a jamais été tant d'accord.

RICHARD — Cette nuit, au P. O., la place était très juste. Vous savez, ce serait pour le chef de poste ou son remplaçant, ou un malade. On vous payera... Pour les dérangements, je vous assure qu'on n'en fera pas, Madame Jubin.

MADELEINE — Quand vos camarades sont venus ce printemps, au mois de mars, pour ouvrir le P. O., ils ont eu un temps affreux et c'est le sanitaire qui était venu demander une chambre pour un malade. Mais après, ils y sont tous venus, je crois, l'un après l'autre. Et maintenant c'est un peu le lit de tout le monde.

RICHARD — Depuis 39, je n'ai plus d'autre lit que ceux-là.

MADELEINE — Vous n'êtes pas du pays, vous ?

RICHARD — Je n'ai plus personne au pays. Mais j'en suis bien, pourtant, d'ici.

MADELEINE — Vous étiez à l'étranger, à ce que j'ai entendu.

RICHARD — Oui, à Paris. Je suis parti à 22 ans.

MADELEINE — L'âge de l'aventure. Comme d'autres. La terre est ingrate par ici. Si elle ne vous tient pas tout de suite, les villages, on s'y ennuie à 20 ans !

RICHARD — Vous avez raison. Ou c'est la terre, ou c'est l'établi. Chez nous, c'est mon grand-père déjà qui a quitté la terre. Et la fabrique ne me disait rien. Je ne dessinais pas mal, en classe. Après trois ans de collège, j'ai dit à mon père: je veux apprendre bijoutier, faire des modèles, créer du beau...

MADELEINE — Où avez-vous fait le collège ?

RICHARD — Eh ! à Porrentruy !

MADELEINE — A Porrentruy ? Tiens ! Alors, vous avez connu mon fils, certainement... Il aurait votre âge...

RICHARD — Jubin ?... Comment, Paul Jubin, c'était votre fils ? Si je l'ai connu ?... Mais c'est sûr ! Un bon élève, un chic type ! Mais je ne l'aurais pas cru fils de paysans... (*Hésitant, un peu gêné.*) Oui, vous comprenez: physiquement, il n'était pas robuste, si je me souviens, et un peu timide...

MADELEINE — C'est vrai... Mon Paul, mon Dieu, pourquoi est-il parti ?

RICHARD — Je n'ai plus rien su des camarades. Un ou deux sur les vingt que nous étions. On se perd si vite...

MADELEINE — Pourquoi est-ce que nous l'avons donné ?

RICHARD — Vous l'avez perdu ? Pas possible !... Et c'était votre fils, Paul Jubin ? Jamais je ne l'aurais cru... Nous nous sommes quittés à la fin du collège. Ça fait vingt ans, maintenant. Il voulait étudier, lui. Il avait le feu sacré, et les dons !

MADELEINE — Il en a trop fait, le pauvre. Et il voulait toujours être parmi les premiers, pour faire plaisir à ses parents. Je n'étais pas pour le laisser en ville. J'aurais voulu le reprendre. Je le savais délicat: je lui en avais fait, de ces cataplasmes, quand il toussait, en rentrant de l'école, en hiver. Mais le père s'est laissé gagner: « On n'en fera pas un paysan, tu vois bien, me disait-il. Alors, comme on n'a que celui-là, autant qu'il soit bien, si on peut le faire. » L'instituteur, le curé sont venus vanter ses facilités pour l'étude. Je me suis laissée convaincre, j'ai cédé. Il a commencé l'École normale. Après deux ans, il est tombé malade, une grippe mal soignée, puis le sana. Ah ! les longs voyages jusque vers lui, l'espoir déçu, et la maladie qui gagne ! Il est mort à 19 ans, au printemps 25... (*Elle se prend la tête entre les mains.*)

RICHARD (*gêné*) — Tout cela, je ne le savais pas. Comme ça va, dans la vie. En 39, quand je suis revenu au pays, personne ne me connaissait plus. N'ayant plus de parents, je n'étais jamais rentré. Un étranger, quoi !

MADELEINE (*suivant sa pensée*) — Nous avons eu de la peine, mon mari surtout. Il est devenu sauvage, taciturne. Il ne voulait plus voir personne. Un homme, ça ne dit rien, mais ça s'enracine dans son chagrin. Depuis que vous êtes revenus par ici, ce printemps, je l'ai bien senti: il voit son fils, son Paul, qui devrait être là avec vous...

RICHARD — Je comprends, Madame Jubin, je ne voudrais pas insister. (*Il fait mine de se retirer.*)

MADELEINE — Oh ! non... Vous voyez ! C'est la guerre, et nous voulons faire notre part aussi. En souvenir de Paul, un ami d'enfance, vous allez loger chez nous, c'est entendu... (*Un silence.*) Mon Paul, mon pauvre petit...

RICHARD — Et vous n'avez pas d'autre enfant, Madame Jubin ?

MADELEINE — Que si: Jeanne, l'aînée. Mais elle ne vient plus par ici. Elle s'est mariée à Bienne, et nous sommes trop loin d'elle: les mauvaises communications... Au vrai, c'est qu'elle n'aime plus le « paysage », elle ne l'a jamais aimé... Il nous reste Angeline, notre dernière. Ah ! celle-là, heureusement, elle est bien avec nous... (*Elle sort par la porte de droite.*)

Scène VII

RICHARD (*seul, songeur*) — Ça vous fait drôle, quand même... Ça me revient, maintenant: un peu gauche, ce petit Jubin, mais un bon regard. Et moi qui me croyais pauvre !... Mais je suis riche, riche encore de mes belles années. Eux, ils sont dépouillés ! Qu'est-ce que tous les autres ennuis, les autres chagrins ? Je sais, nous n'aurons pas d'enfant. Simone, ma pauvre petite femme, en a encore du chagrin. Moi, j'en ai pris mon parti... Mais avoir un fils, un fils qui vous fait plaisir, connaître cette richesse pour la perdre ensuite, ça !... Pitié alors !... (*Il ouvre la porte de gauche et interpelle Pierre.*) Dis donc, tu vois ça: ici, à la ferme des Côtes, je retrouve des connaissances, c'est-à-dire les parents d'un copain d'enfance. Je ne me souvenais plus de ce qu'il était devenu. Mort au sana, à 19 ans... (*Il fait le tour de la cuisine, inspectant les lieux.*)

Scène VIII

(*Pierre entre à gauche.*)

RICHARD — Le pain doit être amer pour le père Jubin... Il faut quand même vivre, labourer et semer, et recommencer toujours. Comme ils vivent de peu, ces gens-là !

PIERRE — Oui, je n'aurais jamais cru. Il faut venir dans ces intérieurs de fermes pour se rendre compte... Quand même, ma petite maison à Granges: il ne me manque rien. C'est tout installé confortablement, c'est douillet. J'entretiens. Et ma femme, c'est sa vie... Pas d'enfant, comme toi... On n'avait pas les moyens, quand on était jeune. Et dire que nos grands-parents sont partis de ces fermes !

RICHARD — Oui, tentés par l'industrie. Tes parents, comme les miens, ont peuplé nos villages. Mais il y avait encore des enfants... Nous, nous avons voulu mieux, pas ? Toi, Pierre, tu as ta petite vie assurée, oh ! bien assez pressée, énervante. Tu as ta maison, mais tu n'es pas ton maître quand même.

PIERRE — Et toi, est-ce que tu te vois marcher à côté du char du père Jubin, au pas de sa vieille poulinière ? Ah ! non, mon vieux, ce n'est plus pour nous !

RICHARD — Et pourtant, l'évasion, — l'évasion du dimanche... Pour un peu de verdure, de l'eau tranquille, cette nostalgie qui me prenait si souvent à Paris au milieu de l'hallucination générale. Mais tu as raison. Cette terre ne pouvait plus nous nourrir, il fallait chercher ailleurs. (*Il va vers la fenêtre et regarde au dehors.*) Et pourtant, que c'est beau ce matin ! Quelle sérénité autour de ces fermes ! Ici le long du Doubs, ces domaines aux beaux noms comme des royaumes: le Patalour, Vautenaivres, Malnuit, le Moulin Jeannotat, les Pommerats... Mais ce sont un peu comme de nobles vieillards, oubliés du siècle, auxquels nous rendons visite...

PIERRE — Ah ! poète, va... Tu as raison. Oui, j'ai ma vie d'employé de bureau, bien tranquille, garantie. C'est mieux. Mais comme je reviens avec bonheur au Jura. Je ne voudrais pour rien au monde faire du service là, en bas, avec tous ceux que je côtoie. C'est comme ça.

RICHARD (*montrant le four à pain et l'auvent de la cheminée*) — Regarde donc: le vieux four à pain, la cheminée haute et garnie, que c'est beau tout cela ! Voilà la richesse du paysan.

PIERRE — Oui, je vois bien. C'est aujourd'hui que je le vois... Jusqu'à présent, j'étais toujours au P. C., dans de tristes salles d'école ou de restaurant. (*Faisant le tour de la cuisine.*) Mais, dis, cet évier, cette pompe à eau, ce mobilier de sapin... ce vieux fond de pierres, ces petites fenêtres... Tu vois nos femmes, ici ? Ah ! là, là ! Pas longtemps, hein ? Ou en vacances, comme nous !!!

DEUXIEME TABLEAU

Scène I

(*Angeline, chantonnant, entre par la porte du fond, suivie de Laurent.*)

ANGELINE — Non, encore une fois, non, je n'ai pas ce que vous demandez. D'ailleurs, mon père a recommandé de ne plus rien prêter.

LAURENT (*allure nonchalante, le bonnet de police à la ceinture, une fleur à la tunique*) — Ah ! voilà, c'est le papa qui défend. Mais qu'est-ce que je vous demandais, de vrai ?

ANGELINE — Vous le savez bien. Vous me faites aller.

LAURENT — Ah ! oui, cette hache que je devais venir chercher pour faire le bois de la baraque.

ANGELINE — Nous n'en avons pas à prêter, je regrette.

LAURENT — Comme vous me dites ça... Vous êtes pressée, à voir.

ANGELINE — Bien sûr, un jour de foin comme celui-ci, nous devons travailler, nous, vous savez. La campagne n'attend pas, par le soleil.

LAURENT (*s'asseyant à table*) — Et nous, nous sommes là pour vous protéger. (*En riant.*) Du moins, c'est ce qu'ils nous disent ! Comme vous me recevez ! Une jeune fille comme vous... J'aurais bien voulu causer un moment. Vous devez vous ennuyer après le travail, par ici, le soir. Vous êtes perdue au fond de ce Doubs ! C'est bien beau, le Doubs, les rochers, les sapins, mais seulement sur les cartes postales... Vous connaissez Bienne ?

ANGELINE — Oui, j'y ai ma sœur.

LAURENT — Tiens, comme ça se trouve ! Alors, vous y êtes déjà venue ?

ANGELINE — Rarement.

LAURENT — Je comprends, c'est loin. Mais ça vous a plu ?

ANGELINE — Pas tant que ça. J'y étais toute perdue au milieu de ce monde, bien plus perdue qu'ici.

LAURENT — Parce que vous ne connaissiez pas. Mais vous verrez, les promenades sur le lac, les funis, les beaux magasins à voir le samedi après-midi et les soirs de décembre... Et le cinéma quand on veut... Ça remue, à Bienne !

ANGELINE — Je sais, je sais. Ma sœur a bien voulu me faire envie déjà: « Viens, je te trouverai une place à l'usine. Il y en a tant qu'on veut. Tu aurais tes soirs libres, tes dimanches tout à toi, et des distractions... Sans compter le pécule ! » Non, non ! je ne peux pas abandonner mes parents comme ça.

LAURENT — Vous les prendriez avec.

ANGELINE — Ça, jamais ! Ce serait leur mort. (*Elle va à l'armoire, sort un panier qu'elle met sur la table, emballe de la viande froide et du fromage, met un gros pain dans le panier et une bouteille de vin rouge.*)

LAURENT — Qu'est-ce que cela ? Votre dîner ?

ANGELINE — Bien sûr ! Ma mère a déjà préparé le vôtre avant de partir. Moi, je suis venue chercher le cheval avec les chars. Nous voulons dîner aux champs pour ne pas perdre de temps... Les chars seront beaux ce soir !

LAURENT — Alors vrai, tout à fait paysanne ?

ANGELINE — Bien sûr !

LAURENT — Eh ! bien ! moi, j'en aurais peur des chevaux. Je me souviens les avoir tenus, au Vallon, dans le temps, chez mon grand-père, pendant les foins... C'est bien beau, la saison des foins. Mais après, il y a toute la morte-saison, les mois d'hiver. Vous êtes enterrée ici, sans avoir vécu !

ANGELINE — Il y a toujours du travail, et je n'ai pas le temps de m'ennuyer. Pas toujours propre, on n'est pas tous les jours en dimanche... Mais ce pain (*elle le montre*), nous l'avons cuit avec maman: il me suffit.

Scène II

RICHARD (*entrant*) — Il me semblait bien qu'il y avait du monde par ici ! (*Fronçant le sourcil, à Laurent.*) Que fais-tu là ?

LAURENT (*se levant*) — Je suis en corvée de bois: je venais pour chercher une hache, caporal.

RICHARD — Ah ! la bonne histoire ! Ça va, ça va !

LAURENT — Parfaitement ! Je voulais couper le bois ramassé par ceux qui étaient avant nous et qui est entassé derrière la baraque. Impossible de trouver la hache.

RICHARD — Alors, l'occasion d'une petite tournée dans la forêt: champignons, petites fleurs...

LAURENT (*sérieux*) — Pardon, caporal, je rectifie la tenue !
(*Il boutonne sa tunique et enlève la fleur.*) Je suis venu directement. Tu peux demander à Mademoiselle ce que je lui voulais.

ANGELINE (*terminant ses préparatifs*) — C'est exact: il m'a demandé une hache. Je regrette: nous n'en avons pas à prêter.
(*Elle sort.*)

Scène III

RICHARD (*après un moment*) — Tu sais ce que je vous ai dit hier, quand nous sommes venus ici. Pendant la journée, personne à la ferme. Le chef de poste, ou son remplaçant, seuls, qui y travaillent. Sans cela, tu vois l'anarchie !... Pour cette histoire de hache, il doit y en avoir une au matériel. Tu n'as pas bien cherché.

LAURENT — Non, il n'y a rien.

RICHARD — Ah ! toujours ce matériel ! Quelle plaie ! Enfin, tu n'as rien à faire ici, à cette heure. C'est curieux: toujours le même à faire ce qu'il ne faut pas, depuis que je te connais. Dans le rang, à l'appel principal, au travail, à la rentrée du soir... Toujours le même qui nous empoisonne ! Comme par hasard, n'est-ce pas ? Tu avais flairé du jupon, et voilà tout. Pas vrai ?

LAURENT — Si tu veux... Parce que je ne peux pas me faire à cette vie ! Vous, les vieux, vous avez passé par là, mais c'est oublié. Vous êtes tassés. Tout au plus un verre de plus que la mesure pour noyer l'ennui, le soir. Mais nous, les jeunes, voilà un moment que ça dure, des jours et des mois qu'ils nous ont fait vivre sous l'uniforme. Et alors: 6 heures, diane; 21 heures, rentrée ! Non ! non ! moi, je n'en peux plus. Même si ça me coûte cher... Toi, tu as gagné, au service. Moi, je suis dans les perdants.

RICHARD — Ah ! oui, tu as déjà bien payé. Parce que tu as voulu payer.

LAURENT (*ironique*) — Cinq jours au chef-lieu pour le « bleu », pour le « bisu », pour lui apprendre ce que c'est que le service. Eh, bien ! je n'ai pas appris. Je n'apprendrai jamais. Si tu crois... A l'école primaire déjà, le maître me traitait de mauvais élément. A l'école de recrues, le lieutenant me « sonnait », et toujours moi. Je n'ai pas appris à obéir comme gosse. Le service, ce n'est rien que cela, somme toute.

RICHARD — Pourtant, tu n'es pas tant à plaindre. Moi, j'ai dû me contenter de ce métier depuis 39 et rempiler entre les mobs pour pouvoir vivre. Et ma petite femme, qui était une fière Parisienne, vivant de la charité d'amis, là-bas en ville ! C'est drôle, ça ?

LAURENT — Non. Mais toi, tu es un bon élément, qui sait bien « prendre la position ». Tu auras toujours des amis pour t'aider. La preuve, ils t'ont fait caporal !

RICHARD — Ce n'est pas le service qui m'a appris. Non : c'est le sort.

LAURENT — Il t'a mûri, le sort ! (*Ironique.*) Eh bien ! moi, je serai pourri avant d'avoir mûri.

RICHARD — Penses-tu !

LAURENT — Ecoute ! En 38, je me suis marié. L'école de recrues, des dettes pour le mobilier, l'enfant venu trop tôt, la mob, la femme qui s'impatiente. Malgré toutes les bonnes œuvres, plus d'argent. Jalouse, aussi... Le divorce... Et me revoilà sur le pavé.

RICHARD — Mais le commandant de compagnie, l'aumônier ne se sont pas occupés de toi ?

LAURENT — Oui, ces gens-là ont voulu m'aider. Mais là-bas, au chef-lieu, en punition, sur leurs sales paillasses, tu comprends, on ne voit plus personne. On reste avec les autres mauvais. A quoi faire ? Boire des litres achetés en cachette et jouer aux cartes ! Personne ne vient nous causer, là-bas...

RICHARD — A ton âge aussi, je croyais que je n'avais pas une tête faite pour le casque et qu'il n'y avait que l'uniforme des officiers qui valait la peine d'être porté. La vie m'a changé.

LAURENT — Moi pas. Je suis un révolté. Je continuerai à courir les filles, boire des verres, rentrer après l'appel. — A vous embêter, quoi ! Il faudrait que ça craque, une fois ! Alors, on verrait bien, « ce métier des armes » comme tu dis...

RICHARD — Eh oui ! tu n'en as pas voulu, de métier. Voilà l'affaire !

LAURENT (*amer*) — Oui, manœuvre... Manœuvre partout...

Scène IV

(*Dehors, un bruit de motocyclette qui s'arrête en quelques gros jappements.*)

RICHARD (*allant à la porte*) — Le courrier du Bat... Déjà !

LE MOTOCYCLISTE (*entrant*) — Sacré bled, tout de même ! Tu parles d'un boulevard !... Et pourtant c'est magnifique, ce matin, par ici. (*Tendant une enveloppe à Richard.*) Une surprise, les garçons ! Je ne vous dis que cela.

RICHARD (*déchirant et lisant*) — « Pour aider aux travaux de la campagne, le 50 % des effectifs sera envoyé chez les paysans dès aujourd'hui. » Signé: le Commandant de Bat.

RICHARD et LAURENT — Bravo, ça c'est bien ! Voilà une riche idée.

LAURENT — Ça vient au moins du Général !

RICHARD — Dis déjà du Régiment... Allons-y, et sans tarder. On va aider les Jubin.

Scène V

PIERRE (*entrant par la porte de gauche*) — Qu'est-ce qui se passe ?

RICHARD (*lui tendant le papier*) — Tiens, lis.

LE MOTOCYCLISTE — J'ai eu un succès fou, partout, ce matin... Pas de papier en retour, non ? Au revoir, les copains !

(*Il sort, la moto ronfle et s'éloigne.*)

Scène VI

PIERRE — Quoi, faire les foins, s'aérer ? Moi j'y vais aussi. Aider les Jubin ! Les vieux vont nous sauter au cou.

RICHARD (*prenant Pierre et Laurent par le bras*) — Ces braves qui la triment ! Eh oui ! Allons faire la guerre du foin, gagner la bataille de la terre ! Il y a à faire: ils ont l'air de vaincus, ces pauvres diables de paysans... Et il faut se dépêcher ! Allons: 50 %... Beau Laurent, je te prends avec. Tu vois, je suis bon prince. Toi, Pierre, tu vas monter au P. O. voir ce qui se passe, et tu les orientes. Tout est réglé pour aujourd'hui. Après, tu viens nous rejoindre, là-bas, dans le grand pré des Jubin. (*Montrant par la petite fenêtre.*) Tu vois: Angeline débouche justement avec ses deux chars à échelles, là-bas...

PIERRE — Oui, bon. (*Il sort.*)

Scène VII

RICHARD (*à Laurent*) — Ce n'est pas le tout. Va d'abord par la grange, voir s'il y a encore des fourches, des rateaux...

(*Richard sort au fond.*)

Scène VIII

LAURENT (*resté le dernier*) — Bonne idée ! riche idée !
(*Il fredonne.*) « Cachés dans le foin, avec le soleil pour témoin...
Tra la la, tra la la la... » (*Il sort à droite.*)

TROISIEME TABLEAU

Scène I

(*Madeleine et Angeline entrent ensemble, venant du dehors, les traits fatigués mais ensoleillés. Elles déposent le panier à provisions et un bidon.*)

ANGELINE (*allant à la pompe se rafraîchir*) — Qu'est-ce qu'il a dit, papa ?

MADELEINE — Il était tellement content de cette journée qu'il voulait fêter ces soldats, — que je cuise des haricots avec une saucisse dessus. Un festin, quoi ! Mais ces garçons n'ont pas voulu. Seulement soif, qu'ils ont dit au père : on boira un dernier verre avec vous !

ANGELINE — Des braves types, pas, maman ? Ils y en ont mis un coup. Comme ils travaillaient tous !

MADELEINE — Tu les as vus arriver, ce matin, drôles, malhabiles ? Mais une fois en train, ils étaient bien gais à l'ouvrage. Ces andains retournés, ces charges à bout de fourche qu'il prenait dans ses bras, le plus âgé, le gros Pierre, je crois, qu'ils l'appellent. Il l'a bien chargé son char... Pas mal du tout. Un grand char, et du beau foin, Dieu merci !

ANGELINE (*riant*) — Ah ! Ah ! Oui ! il était rigolo, sur son char. Il soufflait un peu rude, il n'avait pas l'air très fixe, mais il ne voulait plus s'arrêter. Et comme il me demandait : « Ça va bien, Mademoiselle Angeline ? Est-ce que je charge bien ? Je le serre bien, vous savez. Encore une brasse ! »

MADELEINE — Il y a longtemps que de si beaux chars n'avaient été faits sous les Côtes. Nous avons une belle avance, grâce à eux. Ce soir, nous aurons déjà dix chars en grange. Tu as vu ton père ? Il était de nouveau comme au beau temps. Après le dîner, quand on s'est tous reposés là-haut à la lisière, quand les soldats chantaient, il a chanté avec eux... Mon Dieu, j'en aurais pleuré !

ANGELINE — Ne dis pas cela, maman, c'était très beau. Le foin pétillait sous la fourche. Et quel parfum ! Des bouffées de parfum qu'on ratelait ! Cela vous prenait aux narines. (*Pensive.*) Alors, je prépare seulement des verres pour ce soir ?

MADELEINE — Non, non. Ils prendront bien encore quelque chose. En tout cas, du café comme je sais le faire... Et on verra bien : ils prendront encore un morceau. Mais va seulement, je vais préparer tout cela. Va traire, les bêtes réclament. Moi, je ne suis rien fatiguée, aujourd'hui.

ANGELINE — J'y vais, j'y vais... Maman, tu n'as rien dit à papa, que ce Monsieur, le caporal, avait connu mon frère au collège ?

MADELEINE (*occupée dans son armoire*) — Je n'ai pas encore pu. Tu le connais : il y a une pierre là-dessus, et ça pèse... Et pourtant, aujourd'hui...

ANGELINE — Oui, il était gai, papa, comme jamais je ne l'ai connu, au milieu de ces hommes.

MADELEINE — Oh ! Angeline ! le beau temps des Côtes, il a existé, quand vous étiez encore les trois à la maison. Ton père n'était pas morose, je t'assure.

ANGELINE — Allons, il faut que j'aille. A tout à l'heure. (*Elle sort, prenant un seau avec elle.*)

Scène II

MADELEINE (*préparant la table, des assiettes et des plats, des tasses pour le café*) — Une omelette ! c'est une bonne idée... Je vais leur préparer une de ces bonnes baveuses ! Quand ils seront là devant, ils ne voudront plus se retirer... C'est bien le moins que je puisse faire. (*Elle va à l'armoire.*) Dix, douze œufs... Voilà ce qu'il me faut. (*Elle se met en devoir de faire son omelette.*) Tiens ! qui est-ce qui rentre déjà ? Ils ne peuvent pas avoir fini de charger les deux derniers chars...

Scène III

JOSEPH (*entrant au fond*) — Bonjour, Madame Jubin.

MADELEINE — Bonjour, Jousé !

JOSEPH — Vous en avez rangé, aujourd'hui, du foin ! Quelle belle journée !

MADELEINE — Pour ça oui, et chez vous ?

JOSEPH — Oh ! chez nous, c'est plus petit. J'ai eu un camarade, un sanitaire, qui m'a aidé ce matin. Nous sommes aussi bien avancés, la mère est contente.

MADELEINE — Elle est toujours heureuse de vous garder un peu, la maman, pas ?

JOSEPH — Oui... Ils savent bien que je suis seul avec la mère et que je n'ai personne pour traire et fourrager. Alors je fais les postes l'après-midi en venant à la maison et je rentre pour l'appel du soir. Oh ! je fais bien ma part, allez, au service !

MADELEINE — Pour ça, oui... Y a-t-il du neuf en bas, au Pont ?

JOSEPH — Le cousin de la Jeanne, de Vautenaivres, vous savez, celui de Charmauvillers, il est descendu hier soir. Il a dit aux douaniers qu'ils n'avaient plus de pain depuis trois jours.

MADELEINE — Pauvre France ! pas possible !

JOSEPH — Ça fait drôle, quand même, quand on se souvient, quand on allait de l'autre côté, avant 39. C'est incroyable : on ne voit plus personne devant les maisons, pas de bétail aux prés, c'est mort !

MADELEINE — Est-ce vrai qu'ils réquisitionnent de force les hommes pour les envoyer travailler dans leurs usines ?

JOSEPH — Il paraît. Le vieux Taillard, vous savez, de la ferme de Bon Etage, qui a déjà un fils prisonnier depuis 40, son second, qui habitait Besançon, a dû partir la semaine passée. Il était mécanicien. C'est la sœur qui l'a raconté au Pont, l'autre jour. Elle venait chercher des allumettes, ils ne peuvent même plus faire du feu.

MADELEINE — Plus rien que les yeux pour pleurer, bientôt, pas, Jousé ? Pauvre France, quel mal avait-elle fait ? L'autre semaine, ça m'a pris le cœur. Je les ai vus depuis ici, tenir toute la côte avec leurs camions. Ils ramassaient le linge, cette fois, paraît-il, pour leurs hôpitaux, là-bas en Russie... Ils ont dû donner leurs draps, ces beaux draps comme on les a encore par chez nous, — dont on est si fières, nous, les femmes : on ne s'en sépare pas jusqu'à la mort.

JOSEPH — Eh ! là ! là ! On est pauvres, ici, mais qu'est-ce que c'est ? On fait quand même ses foins. Et l'année sera bonne, pas, Madame Madeleine ?... Et Angeline ? Je ne l'ai pas encore vue : elle est encore aux champs ?

MADELEINE — Que non ! elle trait. Mais prenez un verre en attendant. Tout le monde va bientôt rentrer.

JOSEPH — Merci, j'ai déjà pris quelque chose avec les amis, à la barricade... Je veux aller saluer Angeline. J'aurai juste le temps d'arriver pour l'appel, après... (*Il se dirige vers la porte de droite.*)

Scène IV

HENRI (*entrant au fond*) — Tiens, Joseph, te voilà. Ça me fait plaisir de te voir dans ton gris-vert.

JOSEPH — Bonsoir, l'oncle Henri. Content ? Du beau travail, aujourd'hui !

HENRI — Ah ! oui, ils vont arriver avec les deux derniers chars. C'est du bon ; il sent bon, je t'assure. Ils ont bien travaillé, ces garçons.

JOSEPH — Oui, c'était une riche idée du Régiment... pour le paysan qui la trime...

HENRI — Angeline est à l'écurie ?

MADELEINE — Oui.

JOSEPH — J'y vais.

HENRI (*à Joseph qui sort à droite*) — Tu as raison, elle sera contente de te voir...

Scène V

HENRI (*à Madeleine*) — Ces gosses ont grandi ! Ce petit Joseph, tu te souviens ? Ça fait un beau soldat... Ah ! si Angeline est d'accord...

MADELEINE — Ne pressons rien, ne pressons rien.

HENRI — Et pourtant, Madeleine, ce domaine, on ne peut pas le laisser aller, non ! (*Il sort.*)

Scène VI

(*Un roulement de tonnerre, des cris, des éclats de voix, des bruits de sabots qui s'accrochent, un char de foin qui roule dans la grange. Le père Jubin entre peu après, un peu las, mais l'air heureux.*)

JUBIN — Je suis content, femme... Qu'est-ce que tu nous prépares ? Une omelette ? Bonne idée ! ça va bien finir la journée. (*Il se frotte les mains d'aise et, se laissant tomber sur le banc.*) Ah ! en voilà de l'avance, si le temps tient...

MADELEINE — Oui, et si ces garçons nous aident encore !

JUBIN — Bien sûr !... Dans trois ou quatre jours, nous sommes prêts avec la fenaison.

MADELEINE — Faner par des jours comme ça, c'est vraiment gagner le pain du bon Dieu...

JUBIN — J'ai travaillé aujourd'hui comme au beau temps ! Et ces garçons ! des bons caractères de chez nous. Ils étaient heureux... Tu te rappelles, Madeleine, comme dans le temps, quand tout le monde était là aux Côtes ?

MADELEINE — Oui, la grande famille d'il y a trente ans...
(Elle met sur la table une omelette fumante.)

Bruit du second char de foin roulant sur le pont de grange.

JUBIN — Bravo ! C'est le dernier char pour aujourd'hui. Je vais appeler ces garçons et Henri qui va rentrer le cheval.

(Il sort.) Madeleine verse du vin et prépare du café.

Scène VII

JUBIN *(rentrant avec les 3 soldats)* — A la fortune du pot, les garçons, et sans façon, n'est-ce pas ? Allons, asseyez-vous ! Une omelette sur le pouce, bien arrosée : ça vaut bien ça !

RICHARD — Mais vous n'auriez jamais dû, c'était convenu.

PIERRE — Ma foi, elle est rudement belle, cette omelette ! Le grand air m'a donné la dent...

JUBIN — A votre bonne santé, garçons ! *(Ils trinquent, debout, puis s'asseyent.)*

JUBIN — Et vivent les couvertures-frontières, le général et tout ce qui s'ensuit. *(On approuve, on rit, on mange.)*

MADELEINE *(qui va au potager)* — Angeline ! Henri ! dépêchez-vous, si vous voulez encore un morceau. La seconde est prête... *(Revenant à la table.)* Ah ! votre appétit me fait plaisir !

Scène VIII

(Entre Angeline, suivie d'Henri. Ils prennent place à table : Henri à côté de Richard ; Angeline au bout de la table, à côté de sa mère.)

MADELEINE *(s'asseyant)* — Voilà longtemps qu'on n'avait plus vu une table comme ça aux Côtes. Ça nous rajeunit, pas, père

Jubin ! Et dire que là-bas, de l'autre côté du Doubs, le pays est bientôt vide...

JUBIN — Nous pourrons fournir nos prestations à la Commune pour cette année, si ça continue... Allons, servez-vous les garçons !

(Après un temps.) ANGELINE — Papa, tu me fais plaisir. C'est vraiment tes garçons, aujourd'hui, que tu as là. Ces soldats, ils sont de la même terre que nous.

MADELEINE (*songeuse*) — Tous Jurassiens, partis de ces fermes et de ces villages, — aujourd'hui de nouveau là !

ANGELINE — Même que le caporal a connu Paul, papa. Ils étaient au collège ensemble.

JUBIN — Paul ? Mais non... Ici, le caporal... Ah ! bien... Aujourd'hui, il aurait eu du plaisir, mon Paul. Eh bien ! vous l'avez remplacé, les garçons. Je vous remercie... (*Emu.*) Chantez-moi encore une fois ce chant du pays que vous nous avez donné sur le pré, voulez-vous ?

RICHARD — D'accord, père Jubin. Allons, Laurent ! Et toi aussi, Pierre !...

LES TROIS (*chantant*) — (L'âme jurassienne.)

*Dans le vallon qui nous vit naître,
On a connu des jours heureux.
On était fiers, sans le paraître,
D'un bout de champ, parfois de deux.
Et des monts jusque dans la plaine
Retentissaient les tralala.
C'est notre âme jurassienne
Qui palpitait en ce temps-là.*

*On racontait maintes histoires
Quand les étoiles s'allumaient, —
Chansons d'amour, rêves de gloire,
Au bruit paisible du rouet.
Beau fleuron des vertus anciennes,
Tu fus l'honneur de mon Jura,
C'est mon âme jurassienne
Qui palpitait en ce temps-là.*

*Les ans apportent sur leur aile
Plus de richesse et moins de paix.
N'attendons pas qu'il nous rappelle,
Le bon vieux coin près du foyer.
Mais disons pour qu'on s'en souviene :
Comme jadis, nous revoilà !
C'est notre âme jurassienne
Qui palpitait en ce temps-là.*

(Musique de J. Juillerat) (Paroles de Ed. Germiquet)

(Le père Jubin reprend au refrain, avec force.)

JUBIN — Merci. C'est un bien beau chant.

MADELEINE — Oui, un beau chant, — et un beau jour pour nous...

LAURENT — Mademoiselle Angeline, je crois bien que je me mets paysan demain ! *(Rires de Pierre et de Richard. Angeline rougit.)*

HENRI — Ce n'est pas tous les jours comme ça, le « paysage » vous savez. Il y en a plus de maigres que de gras, au bout de l'année, allez !...

MADELEINE — Ça ne fait rien... Je ne changerais pas contre tout l'or du monde. *(Angeline se lève et débarrasse les assiettes. Laurent se lève aussi et la suit, lui prenant les assiettes.)*

LAURENT — Je veux vous aider... Je veux vous aider, la vie est belle, ce soir...

ANGELINE — Oh ! Attention ! *(Ils se dirigent les deux vers la pompe, en riant.)*

JUBIN — Encore un verre à la santé de nos soldats ! *(Il verse à la ronde.)* Santé à tous !

RICHARD *(levant son verre)* — Le dernier, père Jubin !... Demain, vous aurez de nouveau à faire... Quatre heures du matin, je pense, pour faucher ?

LAURENT *(revenant boire son verre)* — Et nous ?

PIERRE — Jeudi, c'est le jour où le patron prenait l'air, d'habitude, et venait dans les postes.

RICHARD — Oui. Eh bien ! bonne nuit tout le monde, et merci encore.

JUBIN ET HENRI — C'est nous qui vous remercions...

(Les soldats serrent les mains et sortent au fond. Les deux femmes rangent prestement la vaisselle et les verres sur l'évier, puis sortent avec le père.)

Scène IX

(La nuit est venue dans la cuisine. Quelques rayons lunaires, traversant la fenêtre, viennent éclairer le banc mural. Henri est resté là, assis, fumant une pipe. Dehors, des bruits de pas étouffés.)

HENRI *(se lève et ouvre la porte)* — Je pensais que c'était toi... Le vieux chien de garde des Côtes ne s'était pas trompé. *(Il s'efface; et Laurent, tête nue, apparaît dans le cadre de la porte ouverte.)* Alors, tu te promènes ?

LAURENT — Ben ! oui... Je prenais encore un peu l'air. Il fait encore trop beau et trop chaud pour aller dormir. Et puis, le clair de lune, j'aime ça...

HENRI — Oui, oui. Je sais... Entre seulement... Je voudrais te parler.

LAURENT — Il n'est pas dit que j'aie envie de vous écouter !

HENRI — Entre quand même, va... *(Les deux hommes entrent et vont s'asseoir sur le banc.)*

HENRI — Une pipe ?... *(Laurent tire de sa poche un paquet de cigarettes.)* ... Non, c'est la cigarette qu'ils fument, ces jeunes...

LAURENT — Vous étiez encore là tout seul ?

HENRI — Oui, mon vieux, comme tous les soirs... Ça te chicane, pas ? Tu cherchais la fenêtre d'Angeline...

LAURENT *(l'air étonné)* — Moi ?

HENRI — Tu en seras pour tes peines.

LAURENT — Mes peines... Quelles peines ?

HENRI — Oh ! j'ai bien vu que tu tournais autour d'Angeline. Et la petite était gentille, ce soir, avec toi : c'est de son âge.

LAURENT — Eh oui ! les jeunes ensemble !

HENRI — Et les vieux au rancart, hein ?

LAURENT — J'ai pas dit ça...

HENRI — Mais tu le penses... Non, vois-tu, j'ai mon mot à dire ici. Je veille sur Angeline. Tu ne l'auras pas.

LAURENT — Oh ! la, la... comme vous y allez ! ... Même en tout bien tout honneur ?

HENRI — Non, tu ne l'auras pas. Et puis, d'ailleurs, n'es-tu pas marié ?

LAURENT — ... Divorcé.

HENRI — Ah !... J'ai été comme toi. Pas divorcé, non. Mais j'aimais la vie libre, dépensière. J'ai roulé ma bosse... l'enfant terrible de la famille ! Tu en es un comme ça, toi.

LAURENT — Qu'est-ce que vous en savez ?

HENRI — Si, si. Je l'ai senti. On ne me la fait plus.

LAURENT — Ceux qui disent ça...

HENRI — Oui, ça t'embête que je te fasse la leçon, hein ?... Mais écoute. Quand je suis venu aux Côtes, elle marchait à peine, la petite. Madeleine a été contente de me retrouver alors. Jubin pleurait son fils. Il ne travaillait plus. Moi, j'avais appris un bon métier : sellier-tapissier. Seulement, en faisant mon tour d'ouvrier, de place en place, j'avais tout délaissé : parents, famille, métier même, tout...

LAURENT — La grande vadrouille, quoi ! Au moins, moi, j'ai l'excuse du service.

HENRI — Je suis revenu ici. Je me suis remis au travail. Mais je croyais ne plus rien aimer au monde. Le désert dedans, le désert dehors. Toi, tu n'en es pas encore là.

LAURENT — Pas loin.

HENRI — Je n'avais plus que ma peau... mes bras pour aider ici, mais le cœur sec... Eh bien ! la petite, Angeline, elle a été de l'eau claire pour moi, une source fraîche, tout à coup, dans ce désert. Je m'y suis attaché, à cette enfant. Tu ne peux pas encore comprendre ça, toi, puisque tu as plaqué ta famille... Tu es encore trop riche.

LAURENT — Façon de parler...

HENRI — Le père avait son chagrin, la mère était trop occupée. Pour moi, Angeline a été l'unique enfant que je pouvais protéger, suivre, gâter. Je l'ai fait sauter sur mes genoux, je lui ai taillé des jouets, des berceaux... et raconté des histoires, les soirs d'hiver...

LAURENT (*amer*) — Ah ! ne me parlez pas de ça...

HENRI — Angeline, c'est un peu mon bien, — le dernier espoir des Côtes. Alors, tu comprends ? Va, tu peux encore faire danser les belles. J'en ai trop fait danser, je sais comment ça finit. Mais la petite, tu la laisseras tranquille.

LAURENT — Mais enfin, je ne lui veux que du bien... Ah ! si je l'avais connue la première... Et puis, est-ce que je n'ai pas le droit de recommencer ma vie ?

HENRI — Bien sûr, mon petit... mais pas ici.

LAURENT — Et pourquoi ?

HENRI — Tu connais Joseph ?

LAURENT — Le sanitaire qui fait les postes ?

HENRI — Oui. C'est à lui que je destine Angeline.

LAURENT — Sans blague !...

HENRI — Un brave garçon. Un orphelin qui défend bien sa mère. Ils ont un petit domaine ici tout proche... Je ne ferai pas de mariage. Non, pas si bête. Mais Angeline m'écouterà.

LAURENT (*se levant*) — Ça, alors...

HENRI — Elle aime sa terre, comme moi je l'aime de nouveau, grâce à elle. Elle m'écouterà, la petite... (*Il se lève.*) C'est un paysan qu'il faut au domaine des Côtes, — ... et un vrai, comprends-tu ?... Va ! bonne nuit...

LAURENT (*dans la porte ouverte*) — Bonne nuit !

HENRI — Et sans rancune, pas ?